

Cinéma turc **Reflets d'une culture duale**

Gönül Dönmez Colin

Volume 13, numéro 3, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33882ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dönmez Colin, G. (1994). Cinéma turc : reflets d'une culture duale. *Ciné-Bulles*, 13(3), 14–15.

Reflets d'une culture duale

par Gönül Dönmez Colin

La Turquie est le pays invité au prochain Festival des films du monde. Notre collaboratrice a assisté au récent Festival du film d'Istanbul.

L'homme basané, la moustache broussailleuse, descend la grand-rue de Beyoglu dans l'ancien quartier européen de Pera, à Istanbul: choqué par la vue d'une femme portant une mini-jupe, il jure tout bas: «Qu'Allah les foudroie tous!» Sur un mur proche de Yesilcam (sorte de Hollywood sans studio), l'actrice très en vue Hülya Avsar s'affiche; étendue sur un lit, elle se caresse. De l'inédit.

Cette dichotomie culturelle est partout présente dans les films turcs des années 90. D'un côté, on trouve un film islamiste, **L'Exilé** de Mehmet Tanrisever, au message religieux farouchement intégriste; de l'autre, les anciens tabous volent en éclat et le grand écran est littéralement envahi par le sexe. Par exemple, deux femmes attirées l'une par l'autre en jouant **le Balcon** de Jean Genet, ou une épouse respectable à la recherche d'un second partenaire pour des jeux purement physiques, n'ont sans doute rien d'exceptionnel pour une sensibilité occidentale. Mais pour le cinéma turc passé maître, depuis tant d'années, dans «l'art des lèvres mouillées» et dans «l'érotisme des yeux», il s'agit ni plus ni moins d'une véritable révolution.

L'Occident connaissait le cinéma de Yilmaz Güney (**Yol, le Mur**), ses lieux exotiques et son engagement politique. Dans les films turcs d'aujourd'hui, seule semble présente la «politique sexuelle», avec un accent particulier mis sur la femme et son émancipation. Les protagonistes sont jeunes, urbains et marginalisés. L'individu prime sur la société. Par exemple, **Siffle quand tu reviens** de Orhan Oguz est l'histoire d'une amitié inhabituelle entre un barman nain et un travesti. **En marchant après minuit** du vétéran Atif Yilmaz est le premier film turc qui montre deux femmes faisant l'amour à l'écran. Les personnages du dernier film de Yilmaz, **la Nuit, l'ange et nos enfants**, sont des prostitués, des travestis et des transsexuels. **Jeux d'ombres** de Yavuz Turgul évoque deux comiques dans un cabaret miteux. Ces trois films ont fait très bonne figure au box-office. Et des films comme **les Rêveries de Mademoiselle Cazibe** de Irfan Tözüm, à propos des fantaisies d'une vieille fille et le dernier film de celui-ci, **Hera Leandros**, qui comporte des séquences sous-marines

très explicites, ou **Deux Femmes** de Yavuz Özkan (Prix du meilleur film turc et Prix du meilleur réalisateur au Festival du film d'Istanbul), sur le viol d'une prostituée, n'ont pu voir le jour que grâce à un assouplissement de la censure.

Alors que le pays est en proie à une crise sociale, politique et économique et que le fondamentalisme, avec la victoire du Parti islamiste pour la prospérité aux dernières élections municipales, constitue une menace très réelle, presque aucun des films présentés au Festival international du film d'Istanbul ne faisait écho à ces sujets pourtant d'une brûlante actualité. **An Autumn Story** de Yavuz Ozkan et **Désintégrations** de Yusuf Kurcenli évoquent les années 80, mais sans établir de rapport direct avec le présent. **Un navire dans le désert** de Basar Sabuncu raconte l'histoire d'un triangle amoureux pendant la guerre d'indépendance, mais son caractère théâtral — le scénario est tiré d'une pièce de Nazim Nikmet — se prête mal à l'adaptation cinématographique. Autre cinéaste de renommée internationale, Ali Özgenterk (assistant de Yilmaz Güney pour **le Troupeau**) a choisi avec **Nu** un sujet léger: deux ménagères de la classe moyenne décident de devenir modèles et de poser nues!

«Cinéma blanc»

À l'opposé, le cinéma fondamentaliste et sa propagande morale et religieuse est également présent, bien qu'encore marginal. Découvrant le pouvoir des médias, les Islamistes ont commencé à utiliser le cinéma comme tribune il y a quatre ans, avec l'immense succès de **Abdulla de Minye** qui a soutenu la comparaison au box-office avec les films américains (530 000 entrées). Depuis lors, les industriels comme Mehmet Tanrisever (producteur de **Abdulla de Minye** et réalisateur de **L'Exilé**), ont commencé à investir dans ce secteur et ont produit environ 15 films.

Les spectateurs de ce type de cinéma, «le cinéma blanc» comme l'appellent ses amateurs, sont généralement des Anatoliens déracinés. Ils appartiennent à une société bousculée par la dichotomie du rural et du semi-urbain, du traditionnel et du radical.

Jusqu'ici, aucun film religieux n'a bénéficié d'une aide de l'État à la production. «Mais s'ils présentent un bon script, dit Kadri Yurdatap, le producteur de **Siffle quand tu reviens**, la commission ne devrait pas la refuser.» L'assistance gouvernementale en question est de 40 p. 100, dont 20 p. 100 sans



L'Exilé de Mehmet Tanrisever

condition, et le reste sujet à remboursement avec un faible taux d'intérêt.

En 1992, 23 longs métrages ont été subventionnés par le ministère de la Culture, ce qui a permis une relance du cinéma turc après quelques années de crise. Au total, 36 films ont été réalisés en 1992, ce qui est loin des années 60 et de leurs 200 films (certes d'inégale qualité) produits annuellement ou même de l'année 1987 avec la production de 188 films. Plus de 80 films ont été produits en 1993, la plupart pour la télévision, mais la production devrait chuter dramatiquement en 1994.

L'aide monétaire est un premier pas dans le développement d'une véritable industrie cinématographique. Les cinéastes aimeraient bénéficier de facilités techniques et avant tout voir s'améliorer les réseaux de distribution. Pour l'heure, la plus grande difficulté pour les réalisateurs semble être de trouver une salle pour projeter leurs films. Dans un pays qui a érigé plus de 10 000 nouvelles mosquées ces 10 dernières années, plus de mille salles de cinéma ont fermé en 15 ans. Selon un rapport de l'Institut gouvernemental de la statistique publié en 1992, on retrouvait 260 cinémas en activité. Naturellement, presque la moitié d'entre eux à Istanbul et 15 p. 100 à Ankara, capitale du pays et deuxième ville en importance. Izmir ne possède pas plus de 10 cinémas. Si l'on considère que la plupart de ces salles présentent des films distribués par les majors américains qui se sont établis en Turquie depuis quatre ans, organisant leur propre réseau de salles, cela explique pourquoi les quelques films nationaux produits chaque année, ont des difficultés pour trouver place sur les écrans.

La télévision est la grande responsable de la désaffection du public dans les salles de cinéma. Avec presque 12 chaînes, la plupart privées, il est maintenant possible de regarder 200 films par semaine sans quitter le confort de son salon. Alors, pourquoi affronter le trafic exaspérant de la cité pour souffrir sur les sièges inconfortables de salles en décrépitude? Sans compter que pour les Musulmans, soucieux de ne pas exposer leurs femmes aux yeux masculins de l'extérieur, la télévision est un don de Dieu. Les antennes paraboliques qui ornent bien des toits d'Istanbul sont le meilleur exemple de cette nouvelle tendance.

Malgré tout, faible lueur au bout du tunnel, la jeune génération semble découvrir les plaisirs du grand écran. Avec le début d'amélioration des salles et l'ouverture de complexes, de gros succès d'audience sont devenus possibles pour quelques films améri-

cains. Mais le nombre de films importés a chuté en un an, passant de 400 en moyenne à 325.

L'avenir à l'Est ou à l'Ouest?

L'impact négatif de la télévision et l'hégémonie de Hollywood sur le cinéma national ne sont pas des problèmes propres à la Turquie. La crise est universelle et nécessite des solutions communes pour sortir les cinémas nationaux du marasme actuel. Une des ouvertures pour la Turquie pourrait être de tendre la main aux républiques turcophones de l'Asie centrale. Après la chute de l'Union soviétique, la Turquie a essayé d'assumer le rôle de «grand frère» pour ces républiques. De grands espoirs ont été placés dans la coopération économique et culturelle. L'enthousiasme semble être refroidi maintenant. La Turquie n'est pas vraiment en bonne posture pour aider les autres pays alors qu'elle-même a un urgent besoin de capitaux pour sortir de sa propre misère économique. Et les anciennes républiques soviétiques, qui sortent de 70 ans de paternalisme, ne sont pas pressées de retrouver une nouvelle tutelle.

Sur les échanges avec les républiques, les producteurs turcs sont prudents: «Il y a une grande audience pour le cinéma dans les républiques turcophones, dit Kadri Yurdatap, mais les billets d'entrée sont très bon marché et la recette est en roubles non convertibles. Cela ne paye même pas les nouvelles copies. Nous n'avons pas de profit à y faire.»

Des producteurs comme Yurdatap préfèrent regarder vers Cannes plutôt que Alma Ata ou Tachkent pour vendre leurs films, orientation en accord avec la politique générale du gouvernement turc. D'accord pour jouer au grand frère avec les parents pauvres, mais la Turquie a depuis longtemps regardé à l'Ouest. Déjà membre de l'OTAN, de l'OCDE et du Conseil de l'Europe, elle est en lice pour faire partie de la grande famille de la CEE. Et au ministère de la Culture comme partout, l'élan est vers l'Europe. Media, Eurimage et Eureka Audiovisuel ont déjà inclus la Turquie dans leurs programmes. Sept réalisations de films ont bénéficié des subventions d'Eurimage. Un accord de coproduction avec le Centre national de la cinématographie français est sur le point d'être conclu et la Turquie a récemment adhéré à la Convention européenne sur les coproductions cinématographiques préparée par le Conseil de l'Europe. Mais à ne vouloir que séduire les eurocrates, le cinéma turc perdra-t-il son âme dans les corridors des organisations européennes? Ou pire, la vendra-t-il au rabais? ■



Siffle quand tu reviens
d'Orhan Oguz